

Ultramoderne solitude

Shame de Steve McQueen, Royaume-Uni, 2011, 101 min

Zoé Protat

Volume 30, numéro 1, hiver 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/65556ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Protat, Z. (2012). Compte rendu de [Ultramoderne solitude / *Shame* de Steve McQueen, Royaume-Uni, 2011, 101 min]. *Ciné-Bulles*, 30(1), 62–62.



Shame

de Steve McQueen

Ultramoderne solitude

ZOÉ PROTAT

Artiste visuel contemporain, Steve McQueen a fait une entrée fracassante sur la scène cinématographique avec **Hunger** (2008), un drame carcéral fascinant, véritable objet d'art à la limite de l'expérimental.

Shame, deuxième long métrage du réalisateur britannique, est déjà auréolé d'une éclatante réputation festivalière totalement méritée. Une fois de plus, McQueen fait équipe avec son acteur fétiche et « muse », Michael Fassbender, qui a décroché le Prix d'interprétation à Venise pour son portrait d'un érotomane compulsif en pleine crise existentielle. Cru, d'une froideur glacée, souvent désespéré, **Shame** est une étude de caractère telle que l'envisage la peinture, sans artifices ni verbosité, au tragique grandiose.

Le quotidien de Brandon, *yuppie* new-yorkais trentenaire, se résume à une alternance entre pornographie, masturbation, prostituées et drague dans des bars glauques. Sa façade est respectée tant bien que mal jusqu'au jour où sa sœur Sissy, chanteuse à la petite semaine et véritable naufrage sentimental, s'incruste chez lui. Une présence bruyante, toujours au bord de la crise de nerfs, qui déstabilise la routine de Brandon qui doit dissimuler ses penchants les plus

extrêmes. Il rencontre également la jolie Marianne, une collègue de travail, la première femme avec qui le sexe ne semble pas être une finalité immédiate. Le vernis des conventions commence à se craqueler et la descente aux enfers de Brandon se poursuivra jusqu'au drame, avec — peut-être — un retour à la normale.

Hunger était une œuvre formaliste, rigoureusement découpée en trois parties, et profondément visuelle. Avec **Shame**, McQueen offre un cinéma plus accessible, un « vrai » film narratif. Malgré ces concessions à certaines conventions du réalisme cinématographique, le réalisateur n'a aucunement amoindri l'exigence de sa proposition artistique. La maestria de la mise en scène donne sa pleine mesure dans le silence, comme dans cette séquence déjà iconique, chassé-croisé de regards et de sensations dans le métro. Brandon choisit sa proie, la fixe, la provoque, l'émeut. Troublée, la jeune femme laisse monter une tension sexuelle quasi insoutenable, puis, soudain, la honte s'abat cruellement. Presque tout est dit. Il serait superflu de pointer davantage l'incapacité totale de Brandon à s'engager dans quelque sentiment que ce soit. Sa vie n'est au fond qu'une vaste répétition, comme le prouve bien l'implacable structure en boucle du film, qui a l'intelligence et la classe de laisser le spectateur sur des questions sans réponses.

Hunger était insoutenable de violence, graphique ou mentale. À ses côtés, **Shame** ferait presque figure d'enfant de chœur. Il demeure que cet examen au vitriol d'une maladie souvent banalisée et réduite aux oripeaux de la séduction ou du donjuanisme ne manque pas de provoquer de profonds malaises. McQueen ne juge jamais son sujet, même si la crise de Brandon passe parfois très près d'un retour à la morale. Il s'agit d'un portrait à froid où la seule émotion du personnage demeurera la fragilité de sa sœur, qui le fait pleurer en entonnant une version décharnée de *New York, New York*. Manhattan, espace de luxe vide, est le terrain de jeu de Brandon et Sissy, deux pauvres petits enfants perdus qui n'arrivent ni à se comprendre ni à se reconforter.

Inoubliable et déstabilisant, **Shame** n'offre aucune explication sur la nature du trouble de Brandon ni sur son soudain questionnement de l'existence, seulement du ressenti. Une fois de plus, McQueen travaille sans relâche le corps de son acteur : dans **Hunger**, Fassbender mourrait littéralement de faim ; il est maintenant dénudé, en sueur, avili. À ses côtés, tous les autres comédiens brillent dans des performances subtiles, courageuses. Grâce à une musique envoûtante signée Harry Escott, les scènes les plus *trash* paraissent carrément élégiaques. C'est l'un des miracles qu'accomplit Steve McQueen dans son odyssée tragique de la solitude urbaine. ▀



Royaume-Uni / 2011 / 101 min

RÉAL. Steve McQueen **SCÉN.** Steve McQueen et Abi Morgan **IMAGE** Sean Bobbitt **SON** Ken Ishii **MUS.** Harry Escott **MONT.** Joe Walker **PROD.** Iain Canning et Emile Sherman **INT.** Michael Fassbender, Carey Mulligan, Nicole Beharie, James Badge Dale **DIST.** Alliance Vivafilm